
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800




1030

MAXIMES

ET

RÉFLEXIONS.

STANISŁAW I, LESZCZYŃSKI, King of POLAND, 1677-1766.

MAXIMES

ET

RÉFLEXIONS POLITIQUES,

MORALES ET RELIGIEUSES,

D'UN

ADMINISTRATEUR COURONNÉ,

QUALIFIÉ DU TITRE

DE PHILOSOPHE BIENFAISANT,

EXTRAITES DES MÉMOIRES

DE

STANISLAS LECKZINSKI

ROI DE POLOGNE

MORT EN 1766.

HOMMAGE

AU MONARQUE ÉCLAIRÉ

QUI S'EN RAPPROCHE LE PLUS PAR LES LIENS

DU SANG.

A PARME

DE L'IMPRIMERIE BODONI

MDCCCXXII.

INTRODUCTION.

» Tous les États prospèrent, quelles que soient
» leurs Constitutions, quand les Gouvernans
» sont habiles ».

(*De Levi.*)

L'art d'administrer et de gouverner les peuples est-il donc si difficile? On devrait le croire, à en juger à la fausse lueur des principes abstraits auxquels on l'a soumis, à la variété des opinions produites sur cet objet dans des milliers de Volumes, depuis une vingtaine d'années, et aux excès qui ont signalé les

expériences faites pour en établir les théories et les accréditer.

Ce bon Roi Stanislas Leckzinscki, le plus aimé et le plus heureux des Souverains, n'en pensait pas de même lorsqu'il répondait à son petit fils le Dauphin, curieux de savoir comment-il s'y prenait pour gouverner si bien et si paisiblement ses états: *aimez vos Peuples sincèrement, et réglez votre conduite en conséquence; vous aurez mon secret*. Ce n'est pas qu'il méconnut les hommes, et leurs passions; rien ne le prouve mieux que les ouvrages de ce *Philo-*

sophe bienfaisant, titre qu'il a mérité de son vivant, et que la postérité lui a confirmé, en même tems que ses succès ont démontré que rien ne résiste à l'action persévérante d'une bonté éclairée qui ne dégénère pas en faiblesse, et à un intérêt sincère et vigilant pour le bien des individus que l'on est appelé à gouverner.

À quoi donc se réduiraient les théories de ce grand art? à deux préceptes, à peu près, du Décalogue : *aimez votre prochain comme vous même*; voilà pour la part des Souverains, car

je ne pense pas qu'ils recusent de reconnaître leur prochain dans leurs administrés; et pour celle des Peuples: *honorez et chérissez votre père et votre mere,* c'est-à-dire, votre Souverain, dès qu'il a pour vous une tendresse paternelle, *et votre patrie*. Mais qui est-ce qui devra faire les premiers frais, et mettre le premier en-jeu dans cet échange de soins bienfaisans d'une part, et d'un amour respectueux de l'autre? peut-on le demander? Le plus riche des deux en moyens; celui qui a d'ailleurs à s'établir un *crédit* envers

la Nation, et à acquérir des *titres* à sa confiance et à sa soumission.

Ne se persuadera-t-on jamais de ces vérités si simples, suggérées par la raison, et confirmées par l'expérience? Les essais inutiles qui en ont été faits jusqu'à présent, conseilleraient peut-être de n'y plus revenir. Les meneurs qui y voyent clair, quoiqu'ils se montrent aveugles, ne se laisseront pas persuader, et pour cause; et le nombre immense des dupes n'y comprendra rien: mais fermera-t-il toujours les yeux à l'évidence,

à l'attrait d'un bien être réel, quand il sera bien constaté et permanent, au sortir surtout d'un état incertain et violent, où sa sûreté personnelle, celle de ses propriétés et l'assurance d'un lendemain paisible, conditions si nécessaires aux besoins et aux habitudes des pères de famille, aux spéculations de l'agriculteur et du manufacturier, se trouvaient compromises à chaque instant?

On doit voir qu'il n'y eut jamais de moment plus favorable que celui-ci aux avances d'un Souverain sincèrement bienfai-

sant; d'époque, où l'art de gouverner avec équité et bonté, ait présenté des chances plus rassurantes et plus flatteuses, même chez un peuple que l'habitude des succès et de la gloire avait familiarisé avec les plus énormes sacrifices, auxquels ils servaient d'équivalent, par l'ascendant du caractère national qui le distingue.

L'espoir de concourir à persuader les parties intéressées de la facilité d'un régime intérieur, également avantageux aux unes et aux autres, fut-il une illusion, est si fort séduisant, qu'on

est excusable de reproduire sur cet objet des vérités connues, mais négligées, étayées de l'expérience de quelque illustre praticien à qui cela a réussi. Or où en prendre l'exemple et les principes avec plus de droit et d'espoir d'être écouté, que dans les oeuvres mêmes d'un *Administrateur couronné*, dont la vie orageuse éclaira la raison sans émousser la sensibilité? d'un philosophe religieux, sans faiblesse et sans morgue, ceint également des couronnes que la fortune distribue, et de celles que l'étude et la philosophie assurent?

Encouragé par cet ensemble si difficile à rencontrer, et par un zèle sincère du bien de ses semblables, qui ne saurait peser scrupuleusement *à une balance docimastique* les degrés de probabilité de ses succès, pour en suivre l'impulsion, l'individu qui présente ici au public un extrait des pensées politiques, morales, philosophiques et religieuses de Stanislas, n'a pas hésité à les reproduire sous cette forme, pour les rendre plus faciles à être saisies et plus frappantes; dans le désir de convaincre les hommes de bonne foi de

la simplicité des ressorts d'une bonne administration, et de démasquer les hommes intéressés, quels qu'ils soient, qui soutenant le contraire, à l'aide des subtilités et des sophismes d'une métaphysique déplacée, cherchent à les dénaturer, à l'avantage de leurs vues personnelles et coupables, et aux dépens du repos et de la félicité publique.

MAXIMES

ET

RÉFLEXIONS POLITIQUES,

MORALES ET RELIGIEUSES.



MAXIMES

ET

RÉFLEXIONS.

DE LA MONARCHIE.

La liberté qui règne dans la plupart des Gouvernemens Républicains est semblable aux idoles qu'adorent certains sauvages, quoiqu'ils n'ayent pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'est guère possible en effet que dans un État où personne ne peut être forcé à obéir, un chacun ne s'arroge le droit de commander.

De pareils inconvéniens ne se trouvent point dans les États Monarchiques. Ils sont plus propres à contenir l'impérieuse vanité des hommes, plus capables

de fixer leur inconstance, et plus à même de les faire jouir tranquillement et sûrement de cette précieuse liberté, qui dans les Républiques est souvent la source des plus cruelles convulsions; sous un Souverain surtout qui serait persuadé que sa gloire et son bonheur dépendent de ses vertus et de l'amour de ses peuples, et qui ne croirait jouir de ses biens que lorsqu'il les répand et les fait refluer des caisses de l'État dans celles de ses sujets.

Sous le Gouvernement d'un seul, le remède est prompt; un seul ordre suffit dans le danger, pour mettre en mouvement tout ce qui doit concourir à la sûreté du Royaume. Dans une République le moment d'agir avec succès se perd souvent dans de longues délibérations; et lors même qu'on est convenu de ce

qu'il importe de faire, la complication des ressorts fait ordinairement que rien ne s'exécute.

Dans un État Républicain des sentimens, louables d'ailleurs, se modifient de tant de manières selon la variété des idées et la diversité des humeurs, qu'on y est toujours très près de l'anarchie.

Cicéron qui était plus républicain qu'aucun des Romains de son siècle, dit: qu'un Peuple qui se gouverne lui-même ne connait point ordinairement, dans sa fougue, les dangers auxquels il s'expose. Un chef, au contraire, sur qui roulent uniquement les affaires, responsable de ses entreprises, doit pour son propre intérêt, les peser au poids de la raison, et ne rien abandonner au hazard de ce qu'il peut soumettre aux règles de la prudence.

Qu'est-ce en effet qu'une liberté outrée qui, prétendant faire tout ce qu'elle veut, trouve en opposition le même droit de la part de chaque individu dans la société dont il est membre?

La liberté consiste à pouvoir faire tout ce que les lois permettent, et à ne pas être contraint de faire ce qu'elles interdisent. C'est cette liberté qui garantit la sûreté des Citoyens, qui les empêche de se craindre et de se nuire mutuellement; et c'est précisément celle dont on doit jouir préférablement dans les Monarchies: car la liberté du Souverain n'est pas différente de celle de ses peuples. Il n'est pas leur chef, leur protecteur, leur père, pour les sacrifier à ses passions; il est obligé comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit, et non tout ce qu'il peut. Dans cette disposi-

tion, exempt de toute inquiétude, non seulement il n'a rien à craindre de ses sujets, et vit au milieu d'eux avec confiance, mais tout le bonheur qu'on ressent dans l'État ne peut que lui être attribué: les lois seules supportent l'odiosité des châtimens qu'il inflige, pendant que leur autorité assure la sienne; puisqu'elles en sont le fondement, tout en réglant son pouvoir.

Dans les Républiques l'homme en place est ordinairement coupable dès qu'il cesse d'être heureux: c'est une injustice. Dans les Monarchies, au contraire, quelles que soient les malversations de l'homme public, elles ne sont guère punies que par la disgrace: c'est une autre injustice. Le malheur peut mériter quelquefois des récompenses; la négligence et la mauvaise volonté méri-

tent toujours des punitions; la trahison des supplices.

Au surplus toutes les Constitutions humaines ayant leurs avantages et leurs défauts, quels qu'ils puissent être, l'homme de bien de tous les pays n'en est pas moins attaché à sa patrie, comme un fils bien né aime sa mère, malgré les défauts qu'elle peut avoir.

DES DEVOIRS ET DE LA CONDUITE D'UN SOUVERAIN.

Le pouvoir sous la main d'un Souverain est comme un cheval fougueux: en le ménageant, il conduit où l'on veut; en le poussant trop, on risquerait de le perdre. Le Prince doit tout pouvoir, sans être despote; le sujet doit être soumis, sans être esclave.

Je ne sais quel est le plus grand, du Prince qui a le courage d'avoir un ami vertueux, ou de l'homme qui conserve sa vertu, en se voyant l'ami du Prince.

Le caprice et l'injustice rendent l'autorité odieuse et méprisable : si elle mollit après s'être avancée, elle se compromet ; et si elle soutient son tort par la force, elle devient tyrannique.

L'autorité arbitraire n'a pas de plus grand ennemi qu'elle même. Le despotisme abrutit la raison dans les uns, et l'aigrit dans les autres : il ne peut y avoir sous un pareil gouvernement que des esclaves. On doit se donner de garde néanmoins d'écouter dans un État, ces sujets vicieux, toujours prêts à crier au despotisme dès que l'autorité se met en devoir d'enchaîner leur licence, pour

assurer l'ordre public; la faiblesse qui ne punit rien, est soeur de la cruauté qui punit trop; et une clémence aveugle est la plus odieuse des tyrannies.

L'exemple du Prince est une loi pour le peuple. Quel père oserait se plaindre, quand ses enfans lui ressemblent?

La faveur d'un Prince doit toujours être la récompense du mérite et de la vertu. On appelle communément *favori*, celui auquel le Prince accorde une faveur plus aveugle que méritée. L'honnête-homme en faveur, peut être envié; mais le *favori*, à qui elle n'est pas dûe, est toujours un objet de haîne, qui fait rejaillir le mépris sur celui dont il a usurpé la confiance.

La fidélité à ses engagemens doit être comme une habitude naturelle dans un Souverain. L'intérêt tient ici le mê-

me langage que l'honneur et la conscience. Avant de manquer à un engagement solennel, il faudrait qu'un Prince fut assuré que dans tout le cours de son règne, il pourra se passer de la confiance de ceux qu'il aura trompé.

Les Princes ne devraient faire la guerre que pour obtenir la paix. Sont-ils les plus faibles? qu'ils l'achêtent: sont-ils les plus forts? qu'ils l'exigent: l'ennemi veut-il absolument la guerre? qu'ils déployent leur force, qu'ils châtient son insolence, le fassent trembler, et lui offrent la paix.

Dieu donne les Rois aux uns par indignation et dans sa colère, aux autres par un sentiment de tendresse et de faveur: ceux-là sont les instrumens de sa vengeance; ceux-ci les Ministres de sa bonté.

Le Roi est chef du corps politique; il doit travailler à sa conservation, le maintenir dans ses droits, et chacun des membres qui le compose, dans leur liberté naturelle. Il doit confondre les vices par la justice; mériter l'amour de ses sujets par la clémence; les animer à la pratique des vertus par son exemple.

Heureux le Souverain qui ne néglige rien de ce qui peut lui mériter le respect et l'amour de ses peuples; qui dans cette vue, s'applique à raccourcir l'intervalle qui l'en sépare, en les élevant jusqu'à lui, ou en descendant jusqu'à eux, pour mieux connaître leurs bésoins; qui, enfin, par une autorité sans orgueil et par une bonté sans faiblesse, obtient ce que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger, un amour d'estime et de confiance!

Pourquoi cette foule d'employés inutiles qui ne font que se croiser dans leurs rapports compliqués? Un Souverain éclairé substituera à ce peuple d'agens intermédiaires, onéreux au fisc, quatre officiers seulement dans chaque Province, versés chacun dans une des grandes parties de l'administration générale, la Justice, la Police, la Finance, et la Guerre: ils auront un rapport immédiat avec les quatre Ministres chefs de ces départemens, qui continuellement auprès de lui et formant son Conseil, pourront l'instruire à chaque instant de l'état de ses Provinces, et prendre ses ordres pour pourvoir à leurs besoins et remédier aux abus.

Le plus sage des Législateurs est celui qui a su prévenir un plus grand nombre d'inconvéniens; mais aucun d'eux

ne doit se flatter d'avoir donné une consistance immuable à l'État. Il en est des Constitutions, les plus sages même, comme de toutes les choses d'ici bas; c'est durer beaucoup que de changer peu. Cette insuffisance des lois humaines, rappelant l'homme à la loi de la conscience, l'invite à prêter l'oreille à cette voix de la nature qui dicte à tous les devoirs de la vie sociale, et dit au plus puissant, comme au plus abject, que nous sommes tous également membres d'un même corps.

Les honneurs sont une monnaie qu'il importe aux Princes de ne pas laisser tomber en discrédit.

Le comble de la bonne politique serait, selon moi, d'avoir au dehors avec ses voisins, assez de bonne foi pour ne pas les tromper, et assez de prudence

pour ne pas en être la dupe; et dans l'intérieur, assez de zèle, d'activité, de douceur, et en même tems de fermeté, pour contenir tous les ordres de l'État, et les faire concourir librement et sans contrainte à l'harmonie générale.

Tout Souverain devrait être comparable à l'astre du jour, qui ne pompe les sucs de la terre que pour la rendre plus fertile, en les lui renvoyant à propos.

La plupart des héros ne sont que des fléaux brillans qui désolent la terre.

L'administration militaire peut être le soutien ou la ruine des autres branches de l'administration publique, et elle mérite sous ce point de vue, toute l'attention des Souverains.

L'usage d'entretenir des troupes auxiliaires est une affaire de calcul; el-

les deviennent une charge inutile pour l' État qui peut se faire servir par ses sujets.

Rien n'est plus propre à faire échouer la finesse et l'artifice, que la candeur et la simplicité. La finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion; et la dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence.

Il y a dans tous les individus, en général, une tendance mutuelle au relâchement; et les hommes publics, plus que les autres, usent leur courage et leur activité, à force de lutter contre des abus toujours renaissans. Ils ont donc besoin que le Prince, constamment au milieu d'eux, les anime de son esprit; et par l'assemblage de toutes les vertus royales, devienne lui-même le premier modèle de ceux qu'il associe au glo-

rieux, mais pénible emploi, de procurer le bonheur des Peuples.

Le Roi qui désire le bien de ses sujets, n'a qu'à le vouloir fermement pour le leur procurer. Il ne doit jamais s'informer s'il y a des misérables dans ses états, mais demander où ils sont, et ne pas le demander à ses courtisans; ils le tairaient pour la plupart, ou lui tendraient la main.

ENTRETIEN D'UN SOUVERAIN ET DE SON FAVORI.

Le Souverain.

J'APERÇOIS depuis quelque tems en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation; je vous ai élevé au plus haut point de

grandeur, je vous ai comblé de biens, et ne vous ai assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

Le Favori.

Rien n'est si vrai; aussi chacun me croit heureux, et il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. On prétend ne voir dans mes regards que de la hauteur et du mépris, dans ma fortune, qu'une heureuse bizarrerie de votre faveur; il n'est pas jusqu'à mes anciens amis, qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'est plus cruelle, que n'est à eux-mêmes la jalousie qui les dévore. J'éprouve journellement que rien ne dédommage d'un vain faste, et qu'on est toujours puni de sa vanité. Vous ne m'avez asservi à aucun devoir pénible, et le public en infère que je ne suis bon

à rien ; les fautes qu'on vous prête, on me les attribue, et on croit vous corriger en ne m'épargnant pas ; enfin uniquement attentif à vous plaire, je vis dans une continuelle contrainte. Telle est ma condition.

Le Souverain.

Je vois dans le portrait que vous venez de me faire, une image assez fidèle de ce que j'éprouve moi-même. Je suis homme, et conséquemment sujet à toutes les passions ordinaires à l'humanité. Vous avez de l'ambition, j'en ai aussi ; mais quoique satisfait en apparence au plus haut degré, mon amour propre ne saurait être flatté des succès qu'il obtient, au point que vous le pouvez être des vôtres. Il faudrait pour cela oser attribuer à ma personne et à mon mérite

les hommages que l'on rend à mon élévation et à ma dignité; et comment me le persuader, malgré mes soins continuels pour mériter une réputation indépendante du trône que j'occupe, exposé, comme je le suis, à la censure d'un public qui juge continuellement mes actions selon son caprice? Quant aux richesses, la satiété en étouffe le goût, lorsque surtout on ne s'est donné aucune peine pour les acquérir. Mon état ne saurait me dispenser, comme je l'ai fait à votre égard, des devoirs de ma charge, pour me laisser jouir tranquillement des douceurs de la vie; tous les momens de mon existence doivent être sacrifiés, et ce qui pourrait m'en distraire, me deviendrait pénible et odieux. Que de regrets n'ai-je pas à éprouver dans la distribution des grâces et des bienfaits

dont je puis disposer! J'ai beau donner la préférence à ceux qui la méritent; qui est celui qui ne croit pas la mériter? De là le refroidissement à me servir, la perte de la tendresse et de l'attachement d'une partie de mes serviteurs et sujets; et quels amis peut avoir un Roi, autres que ceux que l'intérêt lui donne? Dans l'exercice de la justice, ma clémence passe souvent pour faiblesse, et ma fermeté pour cruauté. Si comme chef de l'armée, pour soutenir la gloire et les intérêts de la nation, je fais des conquêtes, on me qualifie du titre d'usurpateur; si je recherche la paix, on me dit incapable d'user de ma puissance. Si j'abroge d'anciennes lois et d'anciennes pratiques, autrefois utiles et aujourd'hui peu convenables, et qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regarde ce changement

comme un trait de despotisme. Quoique je n'impose mes peuples qu'avec le plus grand regret, et qu'il me semble de m'arracher à moi-même ce que je leur demande, à quelle critique ne suis-je pas exposé, sous ce rapport aussi? Enfin ne m'a-t-on pas fait une espèce de crime, de ce qu'on ne peut à moins que d'estimer comme une vertu, de la sincérité et de la loyauté qui ont toujours servi de guides à ma conduite dans mes relations politiques? J'avoue qu'on peut se consoler aisément d'une critique inévitable, quand on n'a point de reproches à se faire; mais pour être Roi, ai-je cessé d'être homme? d'avoir bien des défauts? ma puissance et mon amour propre ne m'ont-ils jamais écarté des sentiers de la justice et de la raison? la vaine gloire n'a-t-elle jamais dicté mes

résolutions dans les guerres que j'ai soutenues? n'ai-je jamais disposé des deniers de l'État mal-à-propos, ou négligé dans leur maniement une judicieuse et exacte économie? dans les Conseils, n'ai-je jamais soutenu opiniâtrement mes propres idées, au lieu d'interroger la vérité et de l'encourager à m'éclairer? Il pourrait se faire aussi, que je n'aye pas assez surveillé la conduite de mes Ministres, que je les aye laissé abuser de mon autorité; que le plaisir de faire des heureux, ce qui ne me coutait aucun sacrifice personnel, m'ait porté à accorder souvent à l'importunité ce que je ne devais donner qu'au seul mérite. Comment donc goûter sur le trône un parfait bonheur, dans cette délicate et dangereuse position, où l'on est chaque jour exposé à manquer aux devoirs les

plus importans; où le bien que l'on fait est si peu évalué, et le mal involontaire sans excuse et pardon?

Le Favori.

J'avoue, Sire, que parmi ceux qui vous entourent, plusieurs trouveront toujours à redire à vos vertus, pendant que bien d'autres auront le front d'applaudir même à vos défauts; mais votre prudence saura évaluer les uns et les autres, et votre sagesse les mépriser également.

Le Souverain.

Je suivrais volontiers ce dernier avis, si je pouvais étouffer en même tems la voix de ma conscience et de ma raison. L'ensemble de la position d'un Souverain est séduisant, mais le détail en fait frémir.

DE LA JUSTICE, DES MAGISTRATS ET DES LOIS.

Le Procès d'un criminel est ordinairement trop long; s'il est innocent, c'est une cruelle injustice; s'il est coupable, la vindicte et la sûreté publiques réprouvent des délais inutiles.

À entendre les avocats, ils sont tous les patrons du bon droit et de la justice; cependant tout plaideur de mauvaise foi trouve le sien. En voilà donc une moitié réduite à opter entre la qualification d'hommes ignorans ou de mauvaise foi; reste à savoir combien il s'en trouverait parmi ceux qui se sont chargés de la bonne cause, qui auraient refusé la mauvaise, si elle leur eut été offerte. Il n'y a que l'injustice qui ait

intérêt à laisser subsister les abus en matière de plaidoyers.

Bien des frippons ont recours à la banqueroute pour s'enrichir avec les deniers d'autrui: la Loi devrait veiller sévèrement à ce qu'un banqueroutier ne put travailler à l'avenir qu'au profit de ses créanciers, jusqu'à ce qu'il se fut acquitté. Cette sévérité soutenue peut seule faire la sûreté du commerce.

Il y a des lois et des réglemens établis pour la réforme de la plupart des abus; mais les plus sages réglemens ne sont qu'une dérision de l'autorité, dès qu'il est permis de les éluder ou de les transgresser impunément. Rien n'apporte une atteinte plus directe à l'autorité, qu'une foule oiseuse de réglemens et de lois, qui ne sont connus que dans les registres des Parlemens.

Ce sont les mêmes tribunaux qui jugent la caûse du pauvre et celle du riche, et le tarif des vacations est le même pour l'un et pour l'autre. Comme les procès du peuple dans leur principe, et avant que la chicane les ait embrouillés, sont ordinairement fort simples, ce serait lui rendre un service essentiel que de constituer partout, des hommes de probité et de bon sens, qui n'auraient d'autres fonctions que celle de recevoir ses plaintes, d'ouir les parties, et de juger gratuitement de tous les différends qui ne porteraient que sur des intérêts modiques. La voie de l'appel cependant serait ouverte à quiconque voudrait la tenter; mais il s'en trouverait peu certainement qui y auraient recours.

DES FINANCES ET DE LA RICHESSE NATIONALE.

Il n'est point d'État qui ait absolument besoin de richesses immenses pour se soutenir. La puissance d'un Gouvernement consiste principalement, sous ce rapport, dans une sage administration de ses finances; avec de l'ordre, des revenus médiocres peuvent faire ce qui ne saurait s'obtenir par l'abondance qui n'a pas de règle.

Tout citoyen que la patrie a nourri et élevé, et que les lois protègent, est obligé de contribuer à sa conservation. Ce n'est point s'appauvrir que d'enrichir l'État. Imitons le laboureur; il n'épargne point la semence: on dirait qu'il la perd en la jetant dans la terre; mais

c'est pour en recueillir un produit qui doit être le soutien de son existence, et qu'il ne peut obtenir autrement.

Il est de nécessité qu'il existe toujours une certaine aisance parmi les sujets; elle est l'unique source de la richesse de l'État. S'ils doivent porter le joug, il ne faut cependant pas que ce joug les écrase; il est plus utile et plus glorieux pour le Prince, qu'ils le portent sans rancune et sans répugnance. C'est un grand revenu pour lui que l'amour de ses sujets; d'ailleurs est-il prudent et avantageux d'arracher avec ses racines l'arbre dont on prétend cueillir encore de nouveaux fruits?

N'abolira-t-on jamais la capitation? convient-il qu'un misérable qui meurt de faim, ne rachète sa tête qu'au prix de sa subsistance?

La multiplicité des impositions ne peut manquer d'être onéreuse, ne fut-ce que par leur diversité. Il ne faut pas gêner trop le peuple qui les fournit; il faut surtout établir dans le recouvrement des deniers publics, un ordre, une simplicité, une économie qui le rende en même tems plus profitable à l'État, et moins onéreux aux individus qui le supportent; puis il est d'une justice rigoureuse de veiller à ce que la répartition des contributions ne pèse pas davantage sur le pauvre que sur le riche.

Pourquoi les riches propriétaires seraient-ils exempts des contributions dûes à l'État? s'ils le servent sous différens rapports, le peuple le sert également; si la noblesse fournit les officiers, le peuple fournit les soldats et partage encore les poids de la solde des officiers.

Les impositions qui frappent les objets de luxe sont en général sagement établies, parceque c'est aux riches à les supporter : celles qui portent sur les denrées ou les marchandises de première nécessité le sont moins, parceque le pauvre est forcé d'en payer autant que le riche.

Contribuer aux impôts est le devoir du peuple ; celui du chef de l'État est bien plus étendu. Il ne doit jamais perdre de vue les quatre points cardinaux suivans.

1.° Une juste proportion entre les impositions et les besoins.

2.° Une parfaite équité dans la répartition des premières.

3.° La plus grande simplicité possible dans leur perception.

4.° L'économie la plus sévère et la plus éclairée dans la dépense.

Sur le pied où sont respectivement les Nations de l'Europe aujourd'hui, l'État où l'administration des deniers publics se fera avec l'économie la plus éclairée et la plus sage, acquérera la supériorité sur ceux qui l'avoisinent, et qui négligeront de mettre de l'ordre dans cette partie.

Plaignons les Peuples qui ont le chagrin de voir les produits de leur sueur pénible, employés à des générosités déplacées, à soutenir de vaines décorations de grandeur et de luxe, à d'inutiles projets d'ambition, souvent même à des excès qui ternissent la réputation de leur Souverain. Plaignons aussi ceux qui verraient s'enfouir les trésors de l'État, et ne plus retomber, comme une rosée bienfaisante, sur ces mêmes sujets qui les ont fournis; c'est par cette circula-

tion que l'État prospère et que sa constitution s'affermit.

Le grand art d'un bon Ministre des Finances n'est point d'amasser des trésors, c'est de savoir faire circuler à propos l'argent dans un État: on ne doit pas recueillir l'eau dans les réservoirs pour l'y laisser croupir.

Il serait à désirer que ce fut dans la caisse des épargnes, et non dans celle des emprunts, qu'il puisât les sommes nécessaires pour faire face aux événemens imprévus. Qui n'a pas l'art d'épargner, se prive du doux plaisir de donner.

Combien un Prince est heureux quand il peut se reposer, pour le maniement de ses finances, sur un Ministre aussi sage qu'éclairé, aussi désintéressé que fidèle! un tel homme est un trésor plus

précieux que ne le sont tous ceux qu'on pourrait lui confier.

Un pareil Ministre supprimera dans le maniement des Finances bien des employés intermédiaires, gens pour la plupart aussi inutiles qu'affamés, qui ne savent puiser dans les sources que pour les étancher, qui ruinent le Souverain sous le prétexte de l'enrichir, et oppriment les peuples par leurs rapines et leurs vexations.

Il sera avec cela réservé sur le choix de ceux qui lui sont indispensables. En général le bon Ministre est celui qui s'applique à mettre en place le mérite plutôt que le nom, et qui a le courage de souffrir que les courtisans disent du mal de lui, pourvu que le Peuple en dise du bien.

Qui est le principal soutien de la Nation? qui fournit des hommes à nos

armées? qui laboure nos champs? qui coupe nos moissons? qui nous nourrit? qui est la cause de notre repos? l'appui de notre paresse? le soutien de notre luxe? en un mot la source de toutes nos jouissances? n'est-ce pas ce même peuple que nous traitons avec tant d'indifférence? Ses peines, ses sueurs, ses travaux, méritent-ils donc nos dédains et nos rebuts! S'ils n'existaient point ces hommes, ne serions-nous pas obligés de nous assujettir nous-mêmes à toutes les pénibles fonctions auxquelles leur position et leur pauvreté les obligent? Des hommes si nécessaires à l'État, devraient sans doute y être considérés. Dieu qui en créant les hommes leur donna à tous la liberté, pour prévenir l'inactivité et l'isolement a puis partagé ses autres dons, de manière que les grands

et les petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres: le noble est forcé d'avoir recours à la vigueur et à l'industrie du roturier, et le roturier n'a d'autres ressources pour subsister, que les besoins du noble. Ce qui nous place au-dessus de l'homme du peuple est si peu de chose, qu'il est honteux pour nous de nous enorgueillir de notre élévation, et de sa bassesse. À la différence près de quelques biens passagers, accidentels, ne sommes-nous pas tous égaux? Il ne tenait qu'à la Providence de nous assujettir à ceux que nous maîtrisons; et tel homme que le défaut d'une fortune nous fait mépriser, est peut-être fort au-dessus de nous par les dons qui font l'essence et la gloire des hommes. Ainsi donc le bon sens, la religion, la politique, nous doivent

engager également à ménager l'homme du peuple. Le Souverain qui chérit sincèrement la classe indigente, vrai soutien de l'État, possède le grand art de bien gouverner.

Toutes les Nations voisines doivent devenir tributaires du peuple cultivateur d'un bon sol, s'il est encouragé et soutenu dans son travail.

Donner du pain aux pauvres qui en manquent, est une bonne oeuvre; mais c'en est une meilleure encore de ne le lui donner qu'au bout de sa journée: on l'aura soustrait ainsi à deux maux en même tems; à la misère et à l'oisiveté.

Il n'y a qu'un pas de la mendicité au brigandage; la plupart des voleurs ont commencé par être mendians: même sans cela, la mendicité serait toujours

une charge pour le peuple. L'unique moyen de l'en affranchir, est d'offrir de l'occupation aux mendians valides et des secours aux infirmes.

Tous les bras inutiles à l'agriculture devraient être employés dans les ateliers et dans les manufactures.

Le commerce convenable à toute nation, est celui qui fait passer à ses voisins le superflu des productions de son sol et le fruit d'une laborieuse industrie, pour recevoir en échange des objets propres à l'alimenter, ou des articles de consommation nécessaires à l'aisance publique.

Combien de fabricans et de négocians qui auraient fait honneur à leur état et augmenté la richesse nationale, s'ils eussent été secourus dans un moment d'embarras, et qui faute de cela,

se sont trouvés ruinés sans ressource! Pour prévenir cet inconvénient dans la Lorraine, une bourse de secours fut établie à Nancy, par le Gouvernement, dans la Chambre de commerce: elle prêtait au deux pour cent, de trois à dix mille livres, avec le terme de trois ans à la restitution, aux négocians dignes de confiance qui se trouvaient dans ce cas.

L'aisance du peuple est la mère nourricière de la population que la misère étouffe. Trois causes très-différentes produisent trois sortes de célibataires; la religion, la nécessité et le libertinage. La première doit être respectée; la seconde encouragée; la troisième punie. La première classe de ces célibataires est la moins nombreuse, et probablement elle eut grossi la classe des céli-

bataires par nécessité, si elle n'avait trouvé une ressource dans la religion. Ceux qui gardent le célibat par nécessité sont les plus à plaindre. On croit faire une grande oeuvre en leur faveur, en dotant quelques centaines de filles: on en aurait doté cent mille, en portant l'aisance dans les Provinces. Pourquoi n'imposerait-on pas sur la troisième classe des susdits célibataires, j'entends ceux qui sont aisés et libertins, la dot d'un ou de plusieurs célibataires misérables?

L'accroissement de la Capitale peut préjudicier au reste de la Nation. Combien de richesses viennent s'y fondre en luxe et en débauche, qui auraient dû circuler dans les Provinces qui les ont fournies! mais que font, surtout dans la Capitale, ces hommes publics

qui possèdent dans les Provinces des bénéfices et des emplois qu'ils ne connaissent que par les émolumens qu'ils en retirent ?

Quel est aujourd'hui le bénéficier qui ne se regarde pas comme le propriétaire, et non comme l'économe de ses revenus ? les bénéfices cependant sont le patrimoine des pauvres, sur lesquels il n'est permis de prendre qu'une honnête subsistance. Les plus riches bénéficiers sont ordinairement ceux qui sont la honte et le scandale de la religion dont ils devraient être la gloire et le soutien : ce désordre est grand, mais le remède en est facile; qu'on ôte à la cupidité l'espérance et les moyens de s'enrichir des biens de l'Église.

DU BONHEUR INDIVIDUEL.

Où la religion parle, la raison n'a droit que d'écouter.

Le plus grand des scandales est, que la moralité et le manque de probité ne soient plus scandaleux.

On ne connaissait autrefois que des hypocrites de vertu; aujourd'hui rien de plus commun que les hypocrites de vice: ce qui annonce le dernier degré de la corruption. Celui qui calomnie en public la vertu qu'il estime en secret, et qui se donne des vices qu'il n'a pas, pour paraître à la mode, ment aux hommes et à sa conscience; il est le scandale des faibles et une peste dans la société.

La vertu seule, la vraie vertu a le privilège exclusif de faire des heureux;

et comme il n'est personne qui ne puisse pratiquer la vertu, il n'est aucune condition qui ne puisse prétendre à une sorte de bonheur dans son état.

L'homme est communément le premier artisan des maux dont il se plaint. Que chacun au lieu de porter au loin son zèle réformateur, l'exerce sur ses propres défauts, et bientôt la réforme générale se trouvera faite: c'est au-dedans de lui-même qu'il doit chercher le bonheur qui le fuit. Pour nuire plus sûrement aux personnes vertueuses qu'on n'aime point, on leur impute les défauts qui avoisinent de plus la vertu qui fait leur mérite. Faudra-t-il donc cesser d'être vertueux, pour n'être point exposé aux traits de la calomnie? le soleil cessera-t-il d'éclairer, pour ne pas éblouir les yeux faibles?

Les beaux esprits de nos jours me paraissent inconséquens. Admirateurs enthousiastes d'une ame sensible et d'un coeur généreux, ils confondent les vils instrumens avec la main puissante et invisible qui les fait mouvoir: le soleil les éclaire; c'est le soleil qu'ils adorent.

Le discours du Citoyen de Genève a de quoi surprendre: sa façon de penser annonce un coeur vertueux; sa manière d'écrire décèle un esprit lumineux et cultivé. Mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, et que l'une, comme il s'efforce de le prouver, soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse, ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? Les sciences servent à faire connaître le vrai, le bon, l'utile en tout genre; connais-

sance précieuse qui, en éclairant l'esprit, doit contribuer nécessairement à épurer les moeurs.

La nature, dit Rousseau, est assez belle par elle-même; elle ne peut que perdre à être ornée. Oui, sans doute, la nature est belle d'elle-même; mais pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards? L'esprit fait pour le parcourir, doit-il se réduire à quelques perceptions passagères ou à une stupide admiration? Les moeurs seront-elles moins pures, parceque la raison sera plus éclairée? À quoi aboutiraient tous les dons que Dieu a faits à tous les hommes, si, bornés aux fonctions organiques des sens, ils ne pouvaient examiner ce qu'ils voyent, ni réfléchir sur ce qu'ils entendent? Sans la raison qui nous éclaire et nous dirige, confondus avec les ani-

maux, gouvernés par l'instinct, nous deviendrions bientôt semblables à eux par nos actions, comme nous le sommes déjà par nos besoins. Ce n'est qu'à l'aide de la réflexion et de l'étude que nous pouvons corriger l'erreur de nos sens, soumettre le corps à l'empire de l'esprit. Plus les sciences seront cultivées dans un État, plus l'État sera florissant : tout y languirait sans elles. Rappeler sans cesse cette simplicité primitive, se la représenter toujours comme la compagne inséparable de l'innocence ; n'est-ce point tracer un portrait purement idéal, pour se faire illusion ? Où vit-on jamais des hommes sans défauts, et sans passions ? et quand même dans de certaines contrées sauvages il y aurait moins de crimes que parmi des nations policées, y a-t-il autant de vertus ? y voit-on sur-

tout ces qualités sublimes, cette pureté de moeurs, ce désintéressement magnanime qu'enfante la religion? l'étude même de la nature ne ramène-t-elle pas à l'admiration, à l'amour, à la reconnaissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dûe au Créateur de tant de merveilles, à l'Être éternel et tout puissant? Le physicien dans le cours régulier des astres, dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, dans la succession des tems, dans l'enchaînement des causes aux effets, dans la constante uniformité et la variété étonnante des différens phénomènes de la nature, peut-il méconnaître son auteur doué d'une intelligence sans bornes, son conservateur, son arbitre et son maître? Que l'on compare les tems d'ignorance et de bar-

barie avec les siècles heureux, où les sciences ont répandu partout l'esprit d'ordre et de justice. L'abus des sciences a été condamné même par Socrate; mais l'abus qu'on fait d'une chose, suppose le bon usage qu'on en pourrait faire. Et de quoi n'abuse-t-on pas? L'ivresse de l'esprit a précipité quelque savant dans d'étranges égaremens: j'en conviens et j'en gémis. Par les discours et les écrits de quelques uns d'eux, on a vu la religion dégénérer en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme, etc.; mais les sciences bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent. Les écrivains classiques peuvent troubler le repos d'un État; ils

dirigent l'opinion publique. Eh bien! cela doit faire sentir de quelle conséquence il est de s'assurer de leurs opinions particulières, aujourd'hui surtout que la religion, les moeurs et la politique sont les sujets ordinaires de leurs écrits; mais voyons-nous que les écrivains du siècle de Louis XIV. ayent réclamé la liberté de la presse?

Comme il ne nous est pas possible de vivre sans désirs, il ne nous reste qu'à les régler. C'est aux hommes, si communs à présent, qui affectent des principes et n'en ont aucun, que l'on doit cette philosophie licencieuse qui voulant paraître avoir la raison pour appui, est comme un lierre qui s'y attache et l'étouffe en l'embrassant. Ce sont eux qui pervertissent les moeurs et détruisent les États par des préjugés

pires que les vices qu'ils y répandent. Mais ces génies hardis qui travaillent au systême du plus parfait des mondes, ont-ils su démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur et de petitesse qui l'élève et l'abaisse tour à tour? Heureux ces caractères modérés et tranquilles qui, jugeant de tout sans préjugé, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes! Certains esprits exaltés de nos jours s'imaginent que le Créateur, à leur naissance, ait dit une seconde fois à toute la nature, que la lumière soit faite: mais il n'en est presque point parmi eux qui satisfait de soi-même, ne soit mécontent de son état et de sa fortune; qui dans le bonheur le plus parfait n'en cherche toujours un autre, et qui, corrompant ainsi celui qu'il possède, n'anéantisse un bien réel

dans l'attente et l'espoir de celui auquel il aspire.

Quiconque veut forcer la nature, doit souffrir de la gêne où il la met; on ne la tourmente point impunément. Le grand art est de ne rien prétendre au delà de ce qu'elle souhaite; si chaque mortel savait rester à sa place, il n'en est point qui ne fut heureux.

La moitié du genre humain fait le tourment de l'autre, parceque l'envie, qui date du commencement du monde, afflige et désole également les ames nobles et vertueuses qui l'excitent sans le vouloir, et les coeurs massifs et rampans qui s'y livrent par le honteux désespoir de leur faiblesse et de leur impuissance.

Les désirs tiennent si fort à notre être, qu'ils pervertissent notre raison:

il n'en est point qui ne nous flattent; il en est peu qui ne nous trompent.

La noble espérance de jouir après la mort, de l'estime qu'on a droit de recueillir de ses vertus, est la source des plus grandes actions, et une ressource dans tous les dégouts de la vie. Si le présent est envieux, la mémoire est reconnaissante; la mort seule met le sceau à la réputation.

L'immortalité devient pour les uns un dédommagement; elle est pour d'autres une récompense. Mais quel est l'homme qui se flattera de porter son nom jusqu'à l'extrémité des tems? Ce que la raison doit nous apprendre, c'est de nous rendre, durant la courte durée de nos jours, aussi parfaits que nous le pouvons être. Si l'espoir d'une honorable immortalité de notre nom peut nous y

conduire, recherchons la gloire de nous survivre, mais ne l'estimons qu'autant qu'elle peut nous soutenir dans la pratique de la vertu.

Il est une immortalité plus sûre, que la religion promet à celui qui a toujours vécu dans la justice, et su allier le culte à la morale; union si rare de nos jours, où le culte seul fait des superstitieux, où la morale seule fait des impies.

DES PASSIONS.

LES passions sont indifférentes; c'est la direction qu'on leur donne qui les caractérise: leur abus fait le crime, leur bon usage la vertu. Il est une passion dominante, toujours aisée à démêler: elle n'est pas seule pour cela, mais elle

régit et maîtrise toutes les autres, les fait agir ou les remplace, les réchauffe ou les éteint; elle est l'ame de nos actions, le principe de nos moeurs; elle gouverne notre raison et nous tient lieu de génie.

Les passions de l'esprit sont présomptueuses et confiantes comme lui; celles du coeur ont plus de consistance et de force, et si j'osais le dire, plus de sens et de nerf.

Il est inutile de dire que la haine est aussi une passion du coeur. Si c'est la rivalité qui l'y a introduite, il n'est guère plus possible de l'en arracher, quoiqu'elle signale plus de motifs d'estime, que le voeu le plus ingénu d'un mérite approuvé.

Il n'est presque point de haine qui ne soit injuste; et quel qu'en soit le

motif, c'est punir sur soi-même les fautes d'autrui.

Les passions qui s'autorisent de la raison, l'ont déjà séduite: il ne reste plus de moyens de les contenir; elles deviennent pour nous des règles de conduite.

Il n'est pas possible à l'homme de vivre sans passions; elles tiennent à son être plus intimement que la vertu. C'est la nature qui les donne, et elle ne fait rien en vain: un homme sans passions serait tout au plus un automate.

Elles sont à nos ames ce que les vents sont à un vaisseau qui vogue en pleine mer.

Il y a des hommes qui ont plus de passions que d'autres. Qui sont les plus heureux? Ceux à mon avis, qui en ont davantage. J'en exclus cependant les in-

dolens. Les tempéramens froids dominés par un vice, ne peuvent plus s'en affranchir.

L'indolent n'a ni faiblesse ni courage; il n'avance ni ne recule: ce qu'il est une fois, il le sera toujours.

L'homme apporte en naissant, le germe des vices et des vertus; sa volonté, souvent aveugle, peut le rendre criminel, même par sa vertu. La raison aidée de l'éducation et éclairée par la religion, peut seule lui faire connaître le bien qu'il doit préférer, et développant en lui la nature de ses penchans, lui en marquer les différences.

Il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer l'assassinat, le vol, le parjure; mais il est des travers, même des crimes si bien embellis, qu'ils deviennent méconnaisables, au point que

souvent peu s'en faut que la raison même ne les approuve.

La plupart des faiblesses sont aujourd'hui travesties en une force d'esprit; et l'on s'imagine qu'adopter ce que le bon sens réprouve, c'est se mettre au-dessus des préjugés d'un vulgaire ignorant.

Tel est le malheur de l'humanité que pour devenir constamment vertueux, il semble nécessaire de ne l'avoir pas toujours été.

Si la vertu consiste à fuir le vice, il faut l'avoir connu. Ce n'est pas que je prétende que l'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu; il ne faut pas chercher des ennemis pour avoir l'honneur de les combattre: mais l'expérience atteste que l'on n'est jamais plus sage que lorsqu'on a eu le malheur

de ne l'avoir pas toujours été. Le devoir, comme un créancier sévère, multiplie alors ses demandes; mais c'est par cela même qu'il procure un sûr garant du soin qu'on aura de ne plus contracter des dettes avec lui.

Je me demande puorquoi l'homme, malgré l'amour de soi-même, parvient si rarement à être, ou à s'estimer heureux, ce qui serait à peu près la même chose? c'est que le caprice décide plus que la raison, des objets dont la jouissance peut assurer notre félicité.

Le plus parfait bonheur, celui surtout des Souverains, porte toujours avec soi un venin funeste qui, au dire de Lucrèce, est comme identifié avec les biens les plus réels, et les dénature: c'est comme un ver secret qui attaque notre félicité et en dessèche souvent le germe.

Pour ne point s'accuser eux-mêmes de leur propre malheur, et pour égaler tous les hommes sous l'empire absolu d'un destin inévitable, les Payens se créèrent une divinité distribuant sans ordre et sans règle les biens et les maux, qu'ils nommèrent *Fortuna*. Juvenal dit: *te nos facimus, fortuna, Deum, coeloque locamus*.

Nous aussi nous nous plaisons à accuser la fortune de nos maux, nous flattant puis d'être les seuls auteurs des biens qui nous arrivent. On lui substitue souvent le *hasard*, autre mot tout aussi vide de sens; il est surtout le hochet de la populace: mais ce *je ne sais quoi*, que l'on nomme ainsi, peut-il être la cause de quelque chose, n'étant rien lui-même? Non; il est des rapports essentiels des causes avec les effets, qui

pour être cachés n'en sont pas moins réels et nécessaires. La nature a son mécanisme et ses ressorts; tous ses ouvrages par une échelle immense et continue sont liés entr'-eux, et dépendent les uns des autres par un ordre, une harmonie, une sagesse qui la soutiennent et la rendent toujours semblable à elle-même. Il est un Être éternel qui anime ce mouvement immuable qui nous surprend, parce que nous ne saurions approfondir ses lois, ni ses vues.

Ce sont ces rapports que nous ne pouvons connaître, ni souvent même pressentir, qui nous font supposer de la contradiction et du désordre dans la plupart des accidens de la vie.

Nous alimentons dans nos coeurs le désir pressant et continu du bonheur. En quoi consiste-t-il? pour être tel, pour

mériter ce nom, il devrait être durable et tellement indépendant, que rien ne put lui porter atteinte.

Cependant l'homme jeté dans ce vaste univers, porte partout un regard inquiet; il craint, il espère, il veut être heureux: mais les élémens se combattent autour de lui; les saisons changent; les jours varient; il ne marche que sur des chardons et des ronces; aucun objet extérieur ne le ménage et ne lui obéit. Il voit des êtres faits comme lui; les évitera-t-il? vivra-t-il avec eux? S'ils les fuit, il manque de tout; s'il entre dans leur société, ses bras se multiplient en quelque sorte, il a part à leur savoir, à leur industrie, aux succès de leurs travaux; toute la nature est à lui: mais dans ce nouvel état il y a des devoirs à remplir; il faut qu'il confonde ses in-

térêts avec les leurs; qu'il tienne à eux par des services effectifs, autant qu'ils tiennent à lui par les secours qu'ils lui prêtent. Dès-lors toutes les vertus sociales et morales lui deviennent nécessaires; il ne peut être heureux s'il ne les pratique: tout le reste n'est qu'illusion et fantôme. Ce n'est donc que dans nos vertus ou dans nos vices, que nous pouvons trouver la source réelle de nos biens ou de nos maux.

La différence des rangs et des conditions dont on se plaint sans cesse, est une perfection dans l'ordre social.

Un Architecte quelque habile qu'il fut, pourrait-il élever un édifice solide avec des pierres de la même épaisseur et de la même proportion? étayées l'une par l'autre, en raison de leur poids et de leur forme, chacune en particulier

sert de support à tout l'ensemble, et ce qui paraîtrait devoir le détruire, contribue à le soutenir. Il en est de même de la société; mais malheureusement il est peu de pierres de ce grand édifice qui se trouvent posées où elles devraient l'être.

C'est que l'intérêt seul décide du choix d'un état. Pendant qu'il faudrait un âge mûr pour en décider, on s'y engage inconsidérément, et communément de bonne heure sans le connaître: de là les dégoûts, les ennuis, les inquiétudes, l'horreur de certains devoirs, dont on ne s'acquitte que par nécessité, et qu'on abandonne sans scrupule. Quoi de plus heureux, à un premier aspect, qu'un homme d'église, qui n'ayant ni famille à entretenir, ni successeur à pourvoir, jouit d'un revenu honnête! rarement il

éprouve les calamités qui assiègent le commun des hommes. Malgré cela et en dépit du masque dont il se couvre, ses inquiétudes se peignent à mes yeux; je vois que son état fait son supplice; ses devoirs l'accusent, sa conscience le condamne, son coeur le dédaigne: *tacita sudant praecordia culpa.*

Combien pourrais-je rappeler ici d'états qui ne perdent leur attrait, et ne deviennent ennuyeux et pénibles, que par le peu de disposition qu'on y apporte! On ne saurait être heureux sans être bien avec soi-même; et comment être bien avec soi, quand on n'est pas dans l'état pour lequel le Ciel nous a fait naître?

Heureux l'homme, je l'avoue, qui n'a à répondre qu'à soi de sa conduite, de ses études et de ses réflexions! mais

plus heureux mille fois celui qui, après un mûr examen, a fait choix d'un état qui lui convient et qu'il honore par ses vertus, autant qu'il le rend utile à la société dont il est membre!

DE L'ESPÉRANCE.

La Providence semble nous avoir donné l'espérance comme un remède propre à adoucir les amertumes de la vie. Sentiment inné et salutaire, qui se répand sur tous les maux et les soulage, elle est l'ame de l'univers et le ressort le plus puissant pour en maintenir l'harmonie.

La faiblesse de l'homme ne pouvant répondre à la vivacité de son imagination, ni celle-ci lui fournir les moyens de se satisfaire, une éternelle inquié-

tude le dévorerait, si l'espérance ne venait à son secours pour le calmer. Cette bienfaisante illusion nous mène par des routes agréables, jusqu'au terme où elle est contrainte de nous abandonner, et alors même elle a souvent l'art de nous dérober le sentiment du présent, lorsqu'il est désagréable, en nous séduisant par le tableau d'un avenir plus heureux.

On jouit donc d'un bonheur réel par l'espérance. S'il échappe, elle nous persuade encore que nous le retrouverons; si on l'atteint, on se flatte de le posséder toujours: ainsi heureux ou malheureux, l'espérance est là, pour nous soutenir et pour nous ranimer. Supérieure à la raison qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous soutient quand l'autre nous délaisse: c'est une goutte salutaire jetée par la Providence dans

la coupe de la vie. Elle nous séduit lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, et le plaisir qu'elle cause ne peut être corrompu ni par la crainte, ni par le dégoût. Qu'importe qu'elle nous induise en erreur! le plaisir est toujours plaisir tant qu'il dure; et tout ici bas n'est-ce pas un rêve?

Si l'on demande à un guerrier ce qui le porte à s'exposer à de si périlleux hasards, il vous dira que c'est l'espérance de la gloire. Pourquoi le négociant traversant les mers, brave-t-il les tempêtes et les écueils? c'est dans l'espoir de se dédommager par l'acquisition des richesses, des risques auxquels il s'est exposé. N'est-ce pas dans l'attente d'obtenir le prix de ses peines que le laboureur courbé sur sa charrue, arrose la terre de ses sueurs?

Quelles que soient nos entreprises, l'espérance en est le soutien: et comment pourrait-on jouir tranquillement de la vie, sans l'espoir de la prolonger d'un jour à l'autre?

De quelle ressource enfin n'est-elle pas dans nos rapports avec la Divinité! que deviendrait l'homme en proie à sa faiblesse, sans l'espoir qu'il met dans la miséricorde de l'Être suprême?

DE LA BIENFAISANCE.

On dirait que la religion et la nature ne tendent réciproquement qu'à nous réunir pour notre plus grand intérêt; car c'est nous chérir nous-mêmes que d'aimer sincèrement ceux avec qui nous vivons; c'est travailler à notre propre

bonheur. La jouissance de l'estime et de l'amitié de nos semblables, si précieuse aux ames bien nées, ne saurait prendre sa source en nous-mêmes: c'est d'eux qu'il faut l'attendre. Si cela est, c'est donc nous aimer nous-mêmes, que de gagner par nos prévenances, sans fausseté et sans bassesse, l'amitié des autres hommes, seuls appréciateurs de nos qualités et de nos vertus, seuls auteurs par conséquent du bonheur qui nous flatte davantage, et que nous ambitionnons le plus. C'est plus encore; c'est contribuer à notre perfection, puisque nous devons à cette tendance les soins que nous donnons à notre perfectionnement. De là j'infère que l'on ne saurait inspirer trop tôt aux jeunes gens le désir de l'estime des hommes.

Ce soin leur devient d'autant plus utile, qu'en essayant ainsi de donner à leur caractère le lien et la souplesse qui gagnent les coeurs, on leur apprend à maîtriser leur humeur et leur égoisme qui, aisés à vaincre dans le commencement, deviennent si difficiles à dompter avec le tems.

Mais ce mobile qui nous porte si puissamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, fera-t-il la même impression sur des hommes qui n'ont point de voeux à former, et qui pouvant à leur gré réaliser ou rendre infructueux tous ceux qu'on forme dans leur empire, n'attendent du reste des hommes que soumission et respect? N'importe si la fortune n'a rien à leur offrir; il leur reste à désirer quelque chose de plus grand et de plus heureux encore,

je veux dire l'amour des peuples, celui que l'estime seule fait naître et qui devient plus fort que le devoir.

Formons-nous l'idée d'un Souverain dont tout le monde prévient les désirs. On l'idolâtre en apparence; mais est-il bien convaincu pour cela qu'il a atteint le vrai bonheur? Donnez-lui un coeur sensible et humain : ce Prince devenu par sa bonté le ministre de la Providence envers ses administrés, ses bienfaits lui seront de sûrs garants de leur respect et de leur obéissance; il n'aura plus lieu de douter de la sincérité des louanges qu'on lui donnera. La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang: on ne l'acquiert que par le carnage et la mort : conquérir des coeurs, c'est régner sur eux en faisant leur bonheur. Ce domaine là n'est-il pas préfé-

rable à celui, si c'en est un, qui ne s'acquiert que par la violence et ne se soutient que par la force?

C'est la nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut-être heureux qu'en faisant le bonheur d'autrui. Le seul inconvénient est de faire des ingrats; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits?

Faire du bien est le seul plaisir qui soit sans remords, sans amertumes. Et quel est le coeur assez insensible pour ne pas en éprouver à soulager les peines des malheureux? Les bienfaits sont le seul trésor dont on recueille le fruit, dès le moment où l'on conçoit l'idée de le partager avec l'infortuné. Sa moisson date du jour de sa semence.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.






LIBRARY OF CONGRESS
0 009 309 129 2